

lichen

revue de poésie



Le premier signe de vie à revenir
sur les blocs de lave refroidie,
c'est le lichen.

n° 5 – juillet-août 2016

Publication à périodicité (éventuellement) mensuelle * ISSN 2494-1360

prix : 1 mot (nous demandons que chaque personne qui consulte et apprécie ce blog nous envoie, en échange, un mot)

Au sommaire de ce 5^e numéro :

éditorial

Jean-Pierre Bars : deux poèmes

Laurent Bouisset : six poèmes

William Braumann : quatre poèmes

Gabrielle Burel : « ABC d'îles »

Jacques Cauda : trois poèmes

Collectif Trois Mouches : « Treize très brèves de Comtoises »

Caroline Cranskens : trois poèmes

Éric Cuissard : trois poèmes

Colette Daviles-Estinès : deux poèmes

Simon Dépalles : « Haine de la disparition »

Yves Dépalles : deux poèmes retrouvés

Carine-Laure Desguin : trois poèmes inédits

Michel Diaz : Sur le blanc, trois textes sans titre

Laurent Dumortier : « Inapse cosmétique »

Khalid El Morabethi : « Point d'interoxclamation »

Gaëtan Faucher : six haïkus sans le verbe

Rodolphe Gauthier : dix autres poèmes extraits de *Lithiques*

Gabriel Henry : trois poèmes

Marc Kerjean : huit poèmes

Robert Latxague : « Beau geste »

Lili Plasticienne : quatre images *Polaroid* de la série « Mémoires »

Ana Minski : « L'enfant sans tain »

Marie Natanson : six poèmes

Joëlle Pétillet : sur une image de Pascal Livani et un autre poème : « Or-chant »

Rafael Romero : cinq poèmes traduits de l'espagnol par Laurent Bouisset

SCZ : deux *poëllages* extraits de la suite M131102 (inédit)

Vania Vargas : quatre poèmes traduits de l'espagnol par Laurent Bouisset

Sabine Venaruzzo : « Inventaire »

Vu et approuvé : deux reportages

Guillemet de Parantez : le don de mots

Éditorial

« Les lichens
n'ont pas d'autre attache
que l'air qu'on respire. »

(Emmanuel Hocquard, *L'Invention du Verre*,
citation transmise par Pierre Morens, que nous remercions)

Pour ce n° 5, Élisée Bec (le grand patron de la petite revue *Lichen*) étant occupé à d'autres tâches, m'a demandé de rédiger l'éditorial... Ne sachant écrire qu'avec les mots des autres, je profite de mon rôle de secrétaire de rédaction (qui consiste surtout à lire le courrier et y répondre) pour élaborer un patchwork de citations d'extraits de courriels de lecteurs/lectrices.

« C'est là un bien beau travail éditorial ! La mise en page est élégante et sobre, le gris doux et confortable aux yeux. Il est très appréciable que chaque auteur ait sa ou ses pages, ce qui évite le déroulement fastidieux des pages et permet de vagabonder librement à travers les numéros, de revenir ici ou là. Appréciable aussi car chaque auteur jouit ainsi de son espace propre puisque de l'un à l'autre l'univers poétique n'est jamais le même. Les textes proposés y gagnent en *intimité*, les pages en unité de ton, sans interférences. Les textes, eux, sont toujours de belle tenue, le choix exigeant et varié. »

« C'est aussi l'intérêt des revues : rencontrer un œil amical et avisé, briser la solitude, aller vers l'autre par ces chemins obliques, faire aussi place en soi pour accueillir ce qu'il a lui-même à nous dire, nourrir l'échange et le partage dans un lieu où l'on se sent bien. »

« J'ai découvert votre revue *Lichen* il y a peu de temps (...) Tombée sur des textes percutants, formes courtes, ça résonne. »

« (...) *Lichen* est un titre incroyable. Cela fait plusieurs semaines qu'il m'accompagne, c'est un poème à lui tout seul. Un poème horizontal, allongé dans un seul mot. »

« Ce *Lichen* connaît une mutation arborescente, un des effets bien connus de la diversité convergente et du libre désir de partage poétique (...). Quelle belle réussite que cette quatrième livraison !! »

« Bravo pour ce quatrième numéro, très beau. La navigation est très facile et intuitive, et la lecture est très agréable. La revue *Lichen* est véritablement une réussite. Je suis fier de figurer au sommaire. »

« Merci pour ce bel endroit de poésie et d'inspiration que je découvre avec enthousiasme ce matin (...). Quelle simple et surprenante idée de faire un don de mot, don de soi partiel et total. »

Parmi les nouveaux arrivant(e)s dans les pages de *Lichen*, soulignons la présence de deux poètes guatémaltèques, Vania Vargas et Rafael Romero, grâce à l'amicale complicité du poète et traducteur Laurent Bouisset, que nous remercions chaleureusement.

Bonne lecture de ce 5^e numéro de *Lichen* — qui devra vous durer tout l'été, car il n'y aura pas de nouvelle mise en ligne en août. Avec tous nos vœux de bel été...

Pour *Lichen*, le secrétaire de rédaction, Guillemet de Parantez.

Jean-Pierre Bars

Lecture

Relus les mots toujours légers
de tes songes expirés.
L'oubli les recueille
graines germées
merveilles de soleils déployés.
Tes mots aux mots qui dorment clairs
en moi attendent le toucher.
Mes rêves coulent dans le son des images.
Monte la mer son odeur d'algue de sable mouillé.
Lumière d'enfance
corps traversé.

Ne rien dire

Aller au bord des choses
et ne rien dire.
La mer toujours
dans le silence
meurt sur le sable.
Tu traverses ton ombre
en regardant le ciel,
des mouettes crient,
le ciel entend.
Tu l'entends ne rien dire
que la mer
tu la prolonges comme
on écoute le temps.

Né en 1958, **Jean-Pierre Bars** enseigne près de Lausanne. Il vit la poésie comme une activité intime et salutaire, comme saison, comme question, comme dialogue, comme expression de la part secrète, autre et transparente, de son ancrage dans la vie terrestre. Excepté un poème dans la revue papier *Lélixir* n.7, ses poèmes ne sont publiés que dans des revues en ligne : *Landes [Neiges]*, *Paysages écrits*, *Temporel*, *Terre à ciel*, *Les trompettes marines* et *Recours au Poème*.

Laurent Bouisset

Sainte-Victoire

Imaginez quelle déception
si cherchant Dieu
on le trouvait...

Empoigner

Ce que ça veut dire *empoigner*...

Ce que ça brandit comme futur
Ce que ça chamboule au passé
Ce que ça refile comme présent houleux

d'empoigner un seul terme vraiment

et faire de lui le sel qui manque

Versants

La réalité colle

Et l'irréalité alors ?

Ce qui t'atteint le plus
c'est la vision d'un arbre coupé

ou le regret plutôt
de n'avoir davantage planté ?

Couleurs

Il a dû se passer que
j'ai flotté.

Que mes yeux
devenus des mains

ont rapproché

les couleurs fatiguées du ciel,

et que, décousu
dans ce gris,

ce bleu très pâle
où dormait un paisible fuchsia,

j'ai levé quoi ?
Rien, justement...

J'ai posé tout :
charrue, bœufs, mots...

J'ai faufile
dans le pli des nuages
un tabac blond...

puis, monté sur un peu
de terreau,
sans un bruit,

j'ai fumé l'ombre fraîche...

J'ai prolongé jusqu'à luire mon silence...

L'œuf intact

Adolescents
Nous étions jetés par l'été
Comme électrons

Nous étions appelés
À présumer de nos puissances

Et contenant le monde en face
Dans les rets d'un regard moqueur

Nous sentions prêts à
Piétiner la pauvre vie
Comme un seul œuf

Accroupis face à l'œuf intact
À l'âge mûr

Nous rêvons sidérés l'éclat
D'un hiver lent

Soupirail

Essaie d'apprécier les morceaux,
t'auras jamais rien d'autre à voir.

Mais trois de tes pas font parfois le tour des cieux.

Un rythme naît, un corps se tend,
et l'épi fendu jette un bal de constellations.

Un oiseau lentement picore en marge.

Il peine à réunir en lui tous les oiseaux,
et cela semblerait plutôt qu'il tremble seul,
à la façon, dans le lointain, d'un lumignon perdu...

Un insecte, après ça, te dévisage
et te voit simplement *petit*,
sous la voûte incendiée d'un arbre en fleurs.

Laurent Bouisset est né à Lyon en 1981. Après avoir chanté et joué dans divers groupes de rock, il a décidé de se consacrer à l'écriture poétique et romanesque au début des années deux mille. Plusieurs de ses textes ont paru dans les revues *Traction-brabant*, *Verso*, *Décharge*, *Nouveaux Délits*, *Pyro*, *Fureur et mystère*, *Incertain regard...* Co-fondateur, en compagnie du peintre guatémaltèque Erick González, du blog de création collective <http://fuegodelfuego.blogspot.fr/>, il y publie ses réécritures et traductions de poètes latino-américains. *Enfin nu le silence*, son deuxième long poème (après *Java* dans *Chaoïd* n° 10) a paru dans l'anthologie *Triages 2014* des éditions Tarabuste et son recueil *Dévore l'attente* aux éditions du Citron Gare en 2015 (cf. <http://www.lacauselitteraire.fr/devore-l-attente-laurent-bouisset>).

William Braumann

Sale temps

Am, stram, gram,
Pic et pics et colères,
Drames.

Des enfants se noient dans la marelle
Des poubelles
De l'histoire naufragée de leur pays en flammes,
Sous l'œil saoul des riches gens des côtes.

Le monde va de travers, bourré,
bour et ratatam.

Doit-on arrêter la comptine ou la continuer ?
Comment faut-il la chanter,
Après ça ?

À l'ombre de l'ombre

Dans des cadrans de nacre,
Jouant de la musique sur les contours des pendules
Tic tac, tic tac, le temps tourne comme une ombrelle
Sur le manège aux chevaux de jambes de bois
Dans le parc juste en bas.

Pas pressé je laisse filer l'or et ses filons
Pour regarder passer les aiguilles qui trottent et trônent
En cavalières, sur nos vies de secondes.
Il faut bien oublier qu'un jour tout s'arrête...

Le plongeon

Abattus, la forêt d'acacias et les plans de ganja,
Plus de nids pour se blottir.
Les oiseaux se crash pour mourir...
Dans les larmes du vent et les tourments aériens.

Éclipse

Poker, mauvaise passe
La lune n'est plus pleine aux as
Banqueroute
Désastre des astres,
Elle a un mois pour se refaire.

Éclat d'orange

Vives ombres parfumées
Arabesques solaires et vent léger...
Debout sur la jetée
Elle plonge,
Enroulée dans un drap d'écume
Sage, comme une éponge !
Voilà l'été !

Né à Paris il y a 44 ans, **William Braumann**, autodidacte, auteur de chansons et de poésies, est publié dans les revues *Poetica*, *Le capital de mots* et le sera bientôt dans *Infusion* et *Recours au poème*. Il travaille également à l'écriture de son premier roman.

Gabrielle Burel

ABC d'île

Accoster

À contre-courant
Naviguer
Vent debout
Un monde s'ouvre

Les **bernaches**

Bavardes
Se jouent des mots
Dans la houle

Escorté
D'une ronde
Blanche de mouettes
Le **chalutier**
Rentre au port

La **dune**

Blonde
Tombe
Dans l'onde

L'**écluse**

En fer à cheval
Défie la tempête

Frileux rayon

D'un pâle soleil
Le jour se lève
Dans un soupir

Le **gardien**

Du phare
Cultive
La lumière

Hésitant

Hésitantes
Passent les ombres
Et leur mystère

Île

Lumineuse

Amitié

Printanière

Au **jardin** les boutons

Promesse

De roses

Et hortensias

Le **karma**

Tourne

Sa roue

Sur la plage

Du **large**

Viennent

Les nouvelles

De naufrages

Et la **mer**

Frissonne

Du soubresaut

Des noyés

Nage

Nuage

À l'horizon

Si bleu

Les **œuvres** mortes

Reflètent leurs couleurs

Sur le miroir

De la rade

Le **port**

Abrite

Ses bateaux

Et le bistrot

Ses marins

Qui

De nous

Restera
À quai

Le **ressac**
Use les galets
Au cliquetis
Du souvenir

Roides de **sel**
Tangent les gabiers
Aux voix fortes
Habitées de rafales

Les coques **tossent**
Dans l'impatience
Du repos

Univers maritime
Affronter les forces
D'un monde cruel

À la **veillée**
Lumière tamisée
Livres ouverts
Sur le rêve

Ce **wharf**
Où s'avancer
D'où divaguer
Naufragé volontaire

Xoxo
Café matinal
Projets sur la table
La carte IGN se livre

Y retournerons-nous
Un jour mon ami
Sur cette île sereine
Y resterons-nous encore
Mon ami Là-bas le soleil
Ne se cache pas

Un zeste
De nostalgie
Au moment
De tout quitter
Un dernier regard
Geste suspendu
Sourire muet
Les portes se referment

Gabrielle Burel, née à Morlaix (29) en 1957, vit actuellement à Nantes. Fascinée par la mer et les Monts d'Arrée, elle s'exprime au quotidien, de poèmes en nouvelles ; aime jouer avec les mots, leur insuffler un rythme, saisir les émotions d'un instant et surprendre le lecteur avec des histoires prises sur le vif. Depuis 2013, elle publie dans diverses revues : *Comme en poésie*, *La Cause Littéraire*, *An Amzer*, *Verso*, *CRV*, *Les Hésitations d'une Mouche*, *FPM*, *Cabaret*, *Ce qui reste*, *mgv2*, *Le Capital des mots*, *17 secondes*, *Pot à mots*, *Lélixir*, *Libelle*, *Microbe*, *Les tas de mots...* Elle a créé un blog qui, au fil du temps, s'est diversifié, tant il est lassant de ne parler que de soi : <http://theblogofgab.blogspot.fr/>

Jacques Cauda

Rêverie

les fruits sont à terre
tombés dans le jardin
pluie douce pivoine
au soleil du midi

éclaircie sur mon visage

les yeux plissés
au bout d'une cerise

c'est le sein de la voisine
qui dort torse nu

contre ses hanches
un long iris mauve qui bat
au vent léger c'est le début
de l'après-midi déjà

Les oiseaux

tout s'est décidé très vite

tandis que pour soutenir le ciel
plusieurs oiseaux juchés sur le fil
des branches du cerisier
des merles noirs au sifflet de trille
vols parmi les pivoines blanches
moineaux buvant l'eau qui sèche
dans les mares minuscules
laissées par la pluie

elle s'est réveillée les yeux noirs
à son poignet un bijou qui brille
un bracelet de cornaline ?

Immobile à grands pas

ses cheveux sont cachés par un turban
jaune aussi son short au soleil
il n'y a plus d'ombre
à l'endroit de mon cœur
je marche la bouche muette
mais décidé et luisant

le jardin disparaît

à ses pieds nus ambrés sous ma main
parmi les feux épars qui m'assaillent

Collectif Trois Mouches

13 très brèves de Comtoises

Orgues : asthme ; l'éther, mythe !

*

La pucelle d'Ussel n'est plus celle qui pue l'sel !

*

Le jambon Dior est très parfumé.

*

Moi, je joue du sexe aphone. *

*

L'arachide à Rachid arracha le rachis de l'arachnide.

*

Si le bon grain est livré, comment faire pour les séparer ?

*

Ah, ça ! Siné assassiné ?

*

Pendant cette session, la cessation de la sécession est en récession.

*

Il m'a saquée : il m'a fait un saké shaké dans un sachet !

*

On m'a tant vanté le venté Ventoux que j'y vends tous les thés tout l'été ; je vends tout !

*

Le tribun de la tribu distribue les attributs à la tribune.

*

Dans sa roulotte, la hulotte a une marotte : elle boulotte des biscottes.

*

Hommes = drôles de mecs à nique !

Le **Collectif Trois Mouches** est constitué de trois jeunes étudiantes originaires de Franche-Comté (une en psycho, une autre en lettres et la troisième en passe de devenir orthophoniste) : les joliment surnommées Bzz, Fly et Zaza : "Cher Elysée [sic !], m'écrivent-elles, vous voulez de la forme brève ? Vous n'allez pas être déçu !". Je n'ai pas été déçu. Mercy les fylles !

* Alors ça, Mesdemoiselles — sans vouloir jouer au vieil érudit —, un certain Félicien Champsaur l'avait déjà osé... en 1928 !

Caroline Cranskens

Carne

Le grand rêve du père cannibale
Rouleur se tape la même ligne ferrée
Grande langue avale dada sacré tendu
Les corps qui passent l'enfant miracle
Le monde dure daddy veut être là jusqu'au bout
Le froid bam dans la tasse le relent sucré
La peau louche de l'ange creux
L'œil cadavre en vrai
Se planque se vide profond son cœur percé s'aiguille
Devant la pousse fragile : il attend.
Puis croque craque dans l'os l'âme crisse l'enfant dehors
Son espoir : la chair ferme sous les astres fondus
Surtout daddy de plomb
Veut claquer trou noir dévorer tout ce qui bouge marmots moineaux moucherons
Terminus copié sale tour sans issue
Les dents pourries de daddy tombent sur un plan béton
Crouac-oracle
Les souvenirs du ciel cru
Les étoiles épargnées sèment le temps s'arrête
Futur proche
Daddy carré souffle court dans l'espace sort enfin son nez
De la zone
Et chou gras s'atomise entrailles sèches
Libère la ligne errante
Où nous apparaissions maintenant tout dérive à nouveau
Tout arrive

Si tu es ce que tu es

Une fois le voile soulevé la raison croche ça se tord le passage l'autre sait tu ignores
l'amour finit et commence dans le mouvement sans objet de la lumière. Silence de mort.
Bref l'agonie du temps où tatatata l'autre à l'horizon le cadre froid du corps serré tout
contre l'ombre le cœur s'invente une vision chante alors ça y est. Bleue : au
commencement l'ombre prise à la ligne révèle le premier accord, séparation, le souffle
relie les puits sans fond, la joie se retourne à la fin l'autre existe la longue route entre vous,
délire du souffle qui libère le rythme oiseaux poissons portée sauvage au flux vrillant les
bêtes crient dansent disposent de ton corps le cercle sans limites s'ouvre l'espace clos

prend forme puis la parole, l'union du souffle formaté machine sèche et pâle, au devenir cassé déjà tu romps la glace et saute dans le trou d'après la tête qui remue le ciel s'agrippe aux plombs des mémoires célèbre la mort de tous c'est toi en boucles qui reboucle la couronne sur le crâne qui bourgeonne plif plof l'autre ligne après le plaf du printemps la ligne sombre l'or au bout de la branche morte dans un bam monstrueux se redonne le temps. De là le poème siffle comme un charme l'amour s'emmêle à l'ombre et la nature répète en boucle toutes les boucles et l'image en toi depuis toujours se sépare de toi, déjà vu, déjà là sans cesse qui va rendre l'âme l'enfance recommencée se perd en univers, en luttes se décroche en vol, un feu dans l'océan, et revient comme une larme, dans un souffle.

Le passage

Assez donc de punitions, fils levés de marionnettes embourbées dans le grand cirque des âmes ! Rames prises de l'aveuglement contre-nature de tous contre tous, ramdam thérapeutique autour du mouton noir, coeurs gras des zéro larme, loin d'ici ! Je dis je vivrai dans la paille avec les mouches entre les seins lourds de la vieille Rom barboteuse qui trime tard tire la fortune au hasard, je prendrai des feuilles de rimes aux potences invisibles des villes damnées, j'abandonnerai la farce, l'ennemi cloné en masse, l'air du temps, les snifs de pixels, je me jetterai dans la bourbe avec mes compagnons de sèche et le feu dans les côtes je répandrai la crasse dans les cuvettes et sur les monts, je me fondrai dans le cycle briseur qui s'annonce, sur la toile tendue je dormirai, rendu aux astres dézingués, je prierai pour le petit veilleur de nuit du boulevard éteint, je croirai à l'enfer et au sabotage de l'enfer, et j'entrerais dans le crac tout entier d'un coup halluciné d'amour neuf, le passage.

Née en 1979, Caroline Cranskens vit aujourd'hui à Lille. A plusieurs carnets dans ses poches et des mots aussi. Aime Pessoa, Artaud, Dylan, McCullers, Lowry... A participé à une poignée de revues. Blog : *Lunaire caustique*. Trois recueils poétiques publiés : *Fragments verts* (2009), et avec les Venterniers : *Devant la Machine* (2013) et *Gypsy Blues* (2014). Début 2016, réalisation et montage du documentaire *Ederlezi (le retour du printemps)*, actuellement sur les routes. « L'époque est trouble, les édifices craquent, l'humain se cherche. Ça peut être le début de l'histoire. »

Éric Cuissard

Un chemin de sable blanc

Le cimetière est au milieu des champs.
Un chemin de sable blanc y mène,
Qu'on emprunte à pas lents.
Non qu'il soit trop étroit pour les véhicules,
Mais
L'habitude est prise,
On laisse les voitures sur la place de l'église,
Et,
Derrière la sacristie,
On rejoint le chemin blanc.
Quel que soit le temps.
Même les jours d'enterrements.
Les hommes forts portent le cercueil et le village suit dans le recueillement.
Sous la pluie,
Sous la neige,
Ou dans le vent,
On ne court pas sur le chemin qui monte
Doucement
Au pré des morts.

Au jardin botanique

Fille aux cheveux verts ?
Déesse des fonds océaniques ?
Belle aux bois dormant
Dans une cage de verre
Sous un sapin bleu
Au pouvoir maléfique ?

Si tu la vois quand tu erres
Au jardin botanique
Méfie-toi de ses faux airs
De plante exotique.

Le laboureur

Je devais être laboureur.

J'avais quatre ans à peine et deux amis, je crois.

Mon chien sans doute était l'un d'eux, qui subissait tous mes caprices
avec cette patience incommensurable qui ressemble tant à de la servilité.

L'autre c'était un grand.

Un vrai grand, avec une casquette un peu sale, des mains calleuses et des jurons parfois
pour conjurer le mauvais sort.

Il labourait le champ, derrière la maison, avec un cheval.

L'homme était grand, le cheval était grand, le champ était grand.

Et moi, tout petit, suivant le pas lourd et puissant de la bête de somme,
je conversais avec l'homme en traversant cet immense champ.

Quand j'étais petit, j'étais grand.

Pas comme maman ou comme mes sœurs,

Mais comme le laboureur.

Éric Cuissard habite à Reims. Il publie poèmes et récits courts en revue, depuis une quarantaine d'années : *Sol'Air* (Nantes), *Rétroviseur* (Lille) — aujourd'hui disparues—, *Friches* (Haute-Vienne), *Inédit Nouveau* (Belgique) et *Phooo* (Calcutta). Deux recueils publiés : *Sténopé* (Sol'Air), *Angles des Cris Purs* (Books on Demand). Les trois textes ci-dessus sont extraits du *Feuillet Libre* n° 46 présentant l'auteur et intitulé « Rayons d'Enfance et quelques Pleurs » (les Dits du Pont, Avignon, maison de poésie elle aussi disparue).

Colette Daviles-Estinès

La lumière

Ce n'est pas que ça me manque
non,
c'est juste là maintenant
cet instant-là précisément.
Un afflux de ciel et de vent,
le vent portant la voix d'un rire
peut-être.
C'est comme une marée montante,
un afflux océan de sentiments,
ça déborde.
C'est parce que la lumière
là maintenant,
elle fait des flaques sur la chaux des murs,
elle fait des flaques par terre où se vautraient les chiens.
Ni de chaux ni rien mais la même lumière
alors j'y pense.
Ce n'est pas que la terre me manque
non,
mais la lumière, elle m'envahit dedans.
D'une certaine manière c'est la lumière
qui me ramène.

Compter sept

Six vagues
pour remuer le mica des rivages
La septième soulève
des étoiles, la poussière

Née au Vietnam, **Colette Daviles-Estinès** a passé son enfance en Afrique. Elle puise son inspiration dans un sentiment de perpétuel exil. Plusieurs de ses textes ont été publiés à *La Barbacane*, *Le Capital des Mots*, *La Cause littéraire*, *Un certain regard*, *Revue 17 secondes*, *Ce qui reste*, *Paysages écrits*, *Le Journal des poètes*, *Écrit(s) du Nord*, *Nouveaux délits*, *Comme en poésie*, *Verso*, *La Toile de l'un*, *L'Autobus*, *Lichen...* Un petit recueil de *Chroniques petzouilles* vient de paraître et un de poésie (*Allant vers et autres escales*) est en cours de publication aux éditions de l'Aigrette (Montélimar). Outre son écriture elle réalise également des vidéos (cf. son site <http://voletsouvers.ovh> et la rubrique "Vu et approuvé" du présent numéro).

Simon Dépalles

Tu es mort.

Je tâte en pleurs ta jugulaire de gaulois,
je brosse ta moustache brune-rousse du bout de mes doigts.

Tu n'es plus là, je me penche sur toi
et te promets d'être heureux.

Il n'y a pas de joie grave
sans haine de la disparition.

J'y parviens, un peu...,
grâce à toi.

Yves Dépalles

Deux poèmes retrouvés

Il avait les yeux protégés

de son petit air de fierté.
C'est plutôt de derrière le mur
dans le feuillage des noisetiers pourpres
qu'il surveillait l'enclos,
de son œil de bœuf.

Il crut entendre « Au revoir petit ».
Elle l'érafla et se retourna sur lui ;
Trop quoi ? Trop rouge, trop sceptre, trop sexe ?
Assez de temps pour voir sa robe amarante
En fuite, zigzaguant par la lande.
La même idée les fit tous les deux suer d'angoisse.

Les gravillons mouillés des bords de route
annonçaient le poids des écheveaux

noirs corbeaux des fenêtres
où, alors, des femmes dénouent

leurs oreillers de miel.
Il faut que je me détache de ta cible

comme un tronc gourd de rosée.
Ta chair était notre salaire

En salopette bleue
et annonce le poids d'un mot

perdu sur ta bouche.

Je ne veux plus
du poème de ta drogue
où je suis toujours à côté.

Poème, je te veux sec
Et net comme un galet.

Je pose mon doigt sur ton front

bombé pour le pêché.
Un mal d'argent et d'or
s'est assis sur ton dos.

Le soleil me mouille
les voix me bleussent.

Tes paroles tièdes
s'acharnent sur ton confort
comme un chèque déchiré
et le vent emporte tes efforts.

Tu es injuste et belle
à la claire fontaine
jamais je ne t'oublierai.

Poète secret et trop discret, **Yves Dépalles** (1952-2012), qui était instituteur dans l'Allier, n'a jamais publié, ni même montré sa poésie. C'est son fils Simon qui a retrouvé ces textes et me permet d'honorer ainsi la mémoire d'un ami de plus de 40 ans, malheureusement trop tôt disparu. Cette phrase de l'écrivain Patrick Da Silva (*Du dimanche*, La Clavière, 2016, p. 84), où il s'agit « [...] de voir et montrer l'invisible, de saisir et dire l'indicible, de traquer le mystère du monde et de subvertir son ordre, de dissiper les apparences », s'applique parfaitement à lui.

Carine-Laure Desguin

à l'heure des sens

interdits l'envol
d'un tourbillon
de caracoles
tout près d'un billard
à queue de pie
et sonne l'heure
à Montbliart
d'un jeu de cordes
contre un nid d'abeille
à demain hier et demie
au trois quart de l'avant-veille

jusqu'au nu

jusqu'au-dessus du nu
amas de chairs
vives jusqu'à plus soif
de sang
de la vigne
des pieds à la tête
coulée de jus
de toi jusqu'à plus soif
de ton absence
demain se tord
se pince s'égorge
jusqu'au nu
d'une lumière

qui danse encore

à cheval sur la pente

au plus loin
le désobéir le désordre
un bric à brac
de mots glissés
sous l'essaim d'une aile
repliée
une nuée de zéros
s'éclatent

à cheval sur la pente
entre l'heure du déni
et l'ordre

à demi-mots
sur la pointe
juste à l'angle
du chaos

Carine-Laure Desguin est née et vit dans la province de Hainaut en Wallonie. Ces trois poèmes sont inédits. Son blog : <http://carineldesguin.canalblog.com/>. Dans le premier de ces trois poèmes, elle fait référence à Montbliart : il s'agit d'un petit village du Hainaut (Belgique) qui, dans les années cinquante, recevait une bande de poètes surréalistes (dont le fameux Achille Chavée).

Michel Diaz

Sur le blanc, 3 textes sans titre

Blanc du papier
la mort non pas hostile
la mort simple le néant
et même bienveillant

l'attirance hypnotique du blanc

et là-dessus
le geste primitif
de la main qui trace ses mots
le geste convulsif de qui bat l'air
avec ses doigts giflant
griffant le blanc

ce feuillage d'ombre
un instant ouvert sur le rien
et qui se referme déjà

mais tisse encore la lumière
qui nous garde les yeux ouverts.

* * *

Écrire à même la tourbe et la vase
dans la poussière délaissée par l'eau
et à même la peau des pierres

brûler chaque brin d'herbe
et la moindre racine intrusive
ne rien laisser que cendres :

à ce prix seul
le rien le blanc l'immaculé
ce lieu d'oubli où tout
peut se jouer

comme s'échappe vers le ciel
javelot qui soudain prend feu
un cri enseveli sous l'épaisse
couche de neige qui
d'abord l'étouffait

* * *

Tant de voies vierges sous les mots
pour atteindre la nuit de la nuit
et c'est toujours *ailleurs*
comme si c'était
nulle part

et devant soi
l'abîme du dévoilement
blancheur de la blancheur
où se risque une voix tremblante
que ne guide plus rien
que son ombre

et rien
derrière soi
qu'une parole exténuée
meurtrie abandonnée aux
soifs de ses questions

juste aux lisières du silence

Michel Diaz a publié plus d'une vingtaine d'ouvrages (textes dramatiques, poétiques, nouvelles) chez différents éditeurs (P.-J. Oswald, J.-M. Place, Jacques Hesse, L'Amourier, L'Harmattan, Christian Pirot, N & B, L'Ours blanc, Cénomane, Musimot...). Outre des livres d'art en compagnonnage avec des artistes, peintres ou photographes, il a travaillé également sur de nombreux livres d'artistes à tirage limité. Collaborant à des revues (*Chemins de traverse*, *L'Iresuthe*, *CRV*, *Poésie/Première*, *Écrit(s) du Nord*, *La Voix du basilic*, *Encres vives...*), il est directeur de la collection « Nouvelles » pour les éditions de L'Ours blanc. Ces trois poèmes sont extraits du recueil : *Le cœur endurent* (à paraître prochainement chez ces mêmes éditions).

Laurent Dumortier

Inapse cosmétique

Des cicatrices,
Prédatrices préceptrices
Qui filent le temps
Des hiers en avant

Le spleen
Se déguise,
Se travestit,
Comme pour Halloween

L'inapse,
Cosmétique,
C'est un cardio-baume
Antimycosique

L'inapse,
Cosmétique,
C'est une mosaïque
Quantique

Crise de foie :
Hérétique hermétique,
C'est l'apocolique,
La fin d'un monde qui s'écoule,

Tandis que ta froidure
Se meure
Avec la hauteur
Du mercure

L'inapse,
Cosmétique,
C'est un cardio-baume
Antimycosique

L'inapse,
Cosmétique,
C'est une mosaïque
Quantique

Né en Belgique, **Laurent Dumortier** écrit de la poésie, des nouvelles, des romans. Ses textes sont souvent sombres. Pas mal de publications en revues, quelques prix remportés.

Khalid El Morabethi

Point d'interoxclamation

Point d'interoxclamation

Un singe enrhumé touche le fond de la chose et devient lucide,

Il touche la chose mais ça sent le vide,

C'est vide,

C'est un sens déformé par l'usure, par son miroir, par ses rides,

C'est vide,

C'est fatigant,

C'est répétitif,

C'est la mémoire qui regarde ces cernes sous ses yeux, quotidiennement,

C'est vide, c'est fatigant mais faut s'occuper,

La mémoire s'occupe à regarder ses yeux afin de sentir tout au fond ses cris silencieux,

La mémoire s'occupe à chercher comment se nourrir de sa propre haine et sentir ses cris silencieux,

La mémoire s'occupe à chercher la figure, à chercher le père aux mains dures, à chercher les cris silencieux,

La mémoire s'occupe à entendre la bête qui porte le cœur à deux mains, elle s'occupe à l'entendre gémir, crier et dire.

C'est répétitif,

C'est fatigant, c'est vide...

C'est fatigant, c'est vide...

C'est fatigant, c'est un singe qui devient lion puis homme stupide.

Point d'interoxclamation

Un point et un vice,

Un point froid et une virgule spectatrice,

Un point sclérosé et une existence fatigante, répétitive et ivre d'un vertige,

Des points sur le cou, sur les yeux, les vases, les mains, le dos et la gorge du poisson,

Des points sur les pieds, la mémoire, les doigts, le verre d'eau et le poison,

C'est répétitif, c'est fatigant,

C'est répétitif... sans sens,

C'est répétitif... c'est un homme qui redevient un point puis un hibou qui pense,

C'est répétitif, dit le frappeur,

C'est répétitif, dit la peur,

C'est répétitif, dit le hibou qu'à la fin, il meurt.

Point d'interoxclamation

Un point et un tueur,

Un point froid et un sens incompris qu'au final, il n'est que simple spectateur.

Gaëtan Faucer

Six haïkus sans le verbe

Les mots sous le ciel
Aux couleurs arc en ciel
Jamais sans la pluie
Et le soleil au rendez-vous.

Sa jolie vue
Troublante à souhait
Sous la courbe du désir
Dans une danse éternelle.

Visage rond sans voix
Grâce et lumières absents
Regard au loin
Vide de sens.

La banquette du passager
Aux lunettes grises
Et sa mallette
À travers la route
Vers un lieu inconnu.

Musique sans fil
Sur un MP3 endiablé
Grisé aux oreilles
Dès le matin.

L'espace aux couleurs
Étranges dans une galaxie
Sans précédent

Né en 1975 à Bruxelles, Gaëtan Faucer est dramaturge, poète et nouvelliste. C'est surtout le théâtre qui l'inspire sous toutes ses formes et plusieurs de ses pièces ont été jouées dans divers lieux théâtraux. Il a publié dans de nombreuses revues littéraires : *Pégase*, *Les Élytres du hanneton*, *Repères*, *L'Arche d'Ouvèze*, *Imagine*, *L'Aconique*, *L'Arbre à paroles* (revue de la Maison de la poésie d'Amay), *Alter Texto*, *Catarrhe*, *Microbe*, *Même pas peur...* Voir : <http://www.theatre-contemporain.net/biographies/Gaetan-Faucer/>

Rodolphe Gauthier

Lithiques (suite)

Nocte, labirinto sorteggiato (Amelia Rosselli)

solstice énigmatique

longtemps j'ai voulu te vivre

au bord des pierres du lit
la plus longue des nuits

l'amour de juin et de jeune fille
mon survenir

*

de tous les soleils
au retour interdit

jaillit l'aubade
boréale – vagin visage

*

solstice insomniaque d'
acides et d'alcool

des âges

ma jouvence a brûlé
aux regards oranges des
beautés de traverse

*

solstices au hasard
randam muet

des vol
tiges d'apex
haut mur-
murées

sextan des peaux l'
odeur du brû
lé ou de la brume

le rhum tropical
l'amour noir

*

liste des solstices

des soirées d'ex
tase ou d'échec

nuits d'un autre
rythme nos ventres
bruissent

bruisse le lit
et l'antan

*

la permission du
nadir
du rien dire
dur
able irascible

chute

la carence s'ou
vre en gou
ffre

*

décret du soleil
ut tu
sécètes

sueurs de fruit
à la lèvre
sèche

levée ou entr'
ouverte

conque du
sourire secret

*

tu t'arrêtes au soleil
l'encre bleue
et ta voix d'ombre

oui
soleil sol
itude en sus
pens tu

penches
vertige de
poix ton iris
noire

*

nadir absence
le silex des rejets
incohérents

jadis nadir
coule
d'encre

dans nos fosses

*

solution acide

l'astuce des astres

se révulsent révolutionnent
sans conscience sans
sens
sans
sang

Poète, sérigraphe, traducteur, **Rodolphe Gauthier** fait des livres-objets, de la micro-édition, des *chapbooks*... Il a co-dirigé un numéro consacré à la poésie minimaliste pour une revue multilingue (*Scree*). Après une année passée sur un bateau au sein du collectif londonien *The Minesweeper Collective*, il vit actuellement à Trieste pour se concentrer sur une écriture plus personnelle. Son site : www.rodolphe-gauthier.com "

Gabriel Henry

sans titre

Jardin pièces d'eau meurtris
pont rompu
le bel animal est à terre
nos chirurgies ont glissé sur les eaux frustes du songe
comme les insurgés, adossés au mur encore brûlant,
nous avons regardé sans crainte monter cette mer fidèle
bâillon sur nos plaies
nous avons déterré sa poitrine secourable
quelques heures
avant les ors cruels de l'aube
avant que le sel ne floute à demi cette grande carcasse
la grande marche dans la chambre d'échos
les rues sont noires de doléances
petit enfant petit oiseau brûlé
quelques heures
et le jour hissé, drapeau sans couleur sur les nouveaux champs d'esclaves.
Nos chirurgies ont passé le parapet
creusant crevant le théorème
infiniment précis
infiniment logique
qu'ils avaient glué pour nous
je tombais tombais tombais
dans leurs écrans de contrôle
mon corps brillait comme une lame chercheuse

Trajectoires

Des citrons ont chu et roulé loin des lueurs maternelles
les herbes absurdes de la ville
lacérées
fouettées
une vie enclose, doublement couturée
quelque part une plaie dissimulée aspire le ciel
il se change en rapides et ne donne plus de pain
une vie de camp
quelques grains d'une autre terre sous les ongles
des yeux milliers surnagent la crue pour voir ce qui leur est volé
les oiseaux dessinent une cosmologie de traverse

vaine
est-ce que tu vois comme les haleines se cognent et se blessent
protons neutrons et tous leurs frères et sœurs rendus fous
langues coupées de leurs bougainvilliers
la pierraille dans la bouche
la boue dans les veines
rien ne pousse que des arbres de fièvre
derrière le mur
les automobiles racontent une histoire de prédateur
et sur le versant bâillonné des enfants se débattent dans les cordages

Un guetteur

Les herbes hautes près de la rivière
nous sommes là en virus
l'eau devrait nous recouvrir
flottant, dévissant, dissous sur la poudre crayeuse qui s'accroche à notre attente
les herbes hautes
près de la rivière en machine infernale
tout est crémeux et inquiétant
couché dans la pâleur indemne des sursauts de lumière
j'ai rêvé un instant dormir sous les yeux d'un stupa
un courant porteur
mais l'eau et le vent restent vierges
j'ai des frères à héler sur la grève en miroir
je pourrais être un simple pêcheur
un caillou
mais l'acier d'une arme touche ma main
elle m'écrase
feu dormant qui se passe de maître

Né en 1986, **Gabriel Henry** vit et travaille à Paris. Depuis 2011, il publie des textes dans des revues papier et digitales (*N47*, *Scribulations*, *Nouveaux Délits*, *Comme en Poésie*, *Paysages Écrits*, *Libelle...*), ainsi que sur des sites web littéraires (*Nerval*, *Le Capital des Mots*, *Ce qui reste...*). De ses poèmes, traduits en roumain par Marinela Lica-Masala, ont paru en 2015 dans la revue roumaine *Poezia*. Participant à des lectures publiques de poésie, il tient deux blogs-carnets d'écriture : www.lorageaupoing.blogspot.com et <http://gabrielhenry-poesie.tumblr.com/>

Mark Kerjean

un nom pour se dire

un homme
dans le jardin du souvenir
pleure

et moi
si loin
de ces larmes

pourtant
si proche

obscénité
d'une mise à nu

jusqu'à l'os
versé au sol

la mort n'a pas de nom
pour se dire

la dame blanche

comme un écureuil roux et indolent
des feuilles du sycomore
le crépuscule jette ses bris

un long fil qui crépite
blanc dans ses cheveux gris
restaure la lumière

minerve

l'oiseau est là

comme une statue figée
dans sa corpulence d'ailes et de plumes

seule la tour de ses yeux aux
aguets se dévisse au sommet de son corps

yeux de plein jour
emplis de la perplexité rapace des nuits

insondable et violente

dans l'odeur fauve de la cage
et du regard

qui suffoque

parole

les pommiers têtus
portant haut leurs fruits

se refusent au temps
qui décline

les feuilles du verger
ont déjà quitté

la raideur des branches

le tulipier de Virginie
lentement jaunit

et tient parole
dans la lumière automnale

feu gravide

l'orage s'époumone
aux caves du ciel

déchire la nuit
de ses lueurs sèches

rumine son ombre
énorme

détone

et crève
ses soutes

grosses

de torpeurs
incendiées

d'un trait

d'un trait de craie
le cri

de l'obscurité
déchirée

d'ici à là
un oiseau

fait sa trouée

la pluie
un nid d'aiguilles

l'espace
en retentit

à toute volée

nébuleux Buddleia

le crépuscule soupire au sol
la terre embaumée
de brumes en mandorle

bat en sourdine
le pouls mauve
de l'arbre à grelots

qui transperce
opaque comme
un verre cathédrale

l'abrupt contrefort
des lents brouillards

dômes

salis du bitume de la nuit
les néons de la ville

allongent leurs arcs
au miroitement des flaques

rayé d'emblèmes fluorescents
l'alcool crépite dans le sang

et la bruine grésille
au sommet des pylônes

l'aurore bientôt impose
ses propres dômes

Brestois, **Mark Kerjean** publie des poèmes dans les revues *Realpoetik* (n° 3 ; voir l'onglet « liens ») et *Hopala* (n° 44, janvier 2014) ; et des nouvelles dans la revue *Aaarg!* (n° 3, mars-avril 2014 ; 8, mars-avril 2015, et 10, septembre-octobre 2015). Également comédien, on le retrouve dans le Clip "Chapeau" d'Arnaud Le Gouëfflec (titre extrait de l'album "Deux fois dans le même fleuve"), réalisé par Leïla Morouche et Pierre Warolin : <https://www.youtube.com/watch?v=4dRuKaBNTd8>

Robert Latxague

Beau geste

Il me reste

Les mains

Comme dix doigts plus une paume à croquer contre le lendemain qui déchante

Il me reste

La bouche

Comme un signal à saillie de larmes salées

Il me reste

Les lèvres

Comme un hymne au baiser fou de douceurs

Il me reste

La langue

Comme sésame de chair pour entrer au Palais des Mille et une Nuits sans ennui noir
notoire

Il me reste

Le nez

Comme déboucheur de flacons aux senteurs de jasmin poivre noir cannelle fruit de la
passion

Il me reste

Les yeux

Comme miroir aux alouettes histoire sans tête ni queue à tire d'elle

Il me reste

Jusques au fond du cœur et du Q

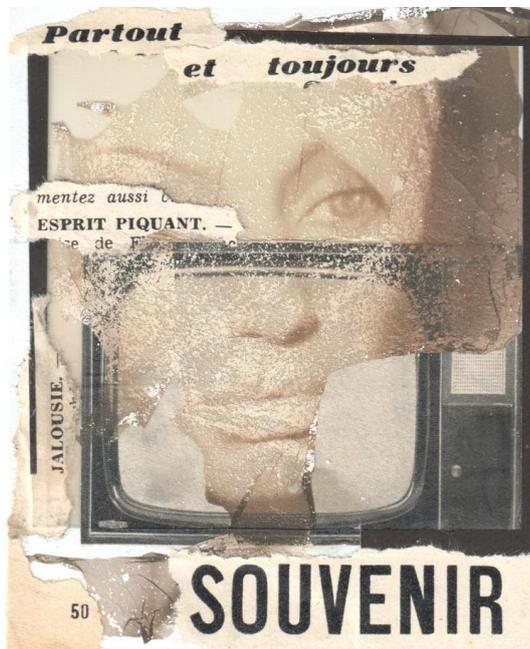
Une putain d'envie de

À la bonne heure !

Né à Bayonne une année olympique, **Robert Latxague** est gascon et journaliste ; ses passions : jazz, rugby, *aficion*, océan, vins, tours du monde, écritures ; deux ouvrages parus.

Lili Plasticienne

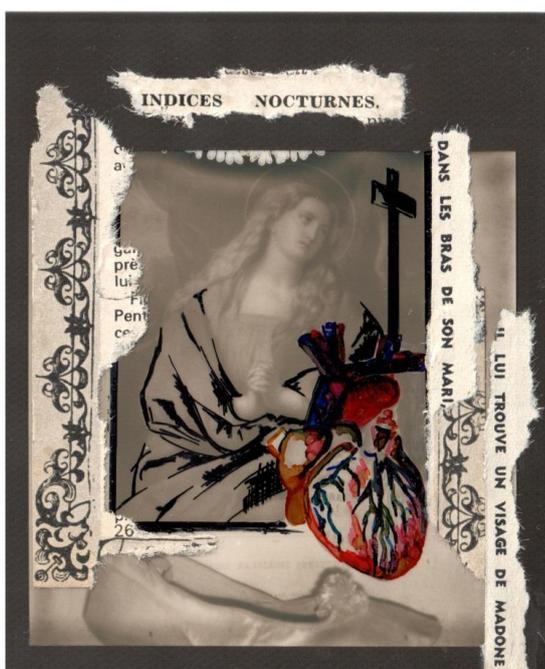
Quatre « Polaroid » extraits de la suite « Mémoires »



« Souvenir », Mémoires polaroid n° 1



« Le matin », Mémoires polaroid n° 3



« Indices nocturnes », Mémoires polaroid n° 4



« Promesses illusoires », Mémoires polaroid n° 6

Professeur d'arts plastiques dans la région toulousaine, Lili Plasticienne a publié dans de nombreuses revues (*Huit, Dissonances, Redfoxpress* [GB], *Paysages écrits, Camera, Platform Magazine, Les Cahiers d'Adèle, AaOo, Friture*, etc.) et ses œuvres ont été fréquemment exposées (en France, en Allemagne, en Grande-Bretagne et au Québec). Son site : <http://www.wix.com/gliligil/lili-plasticienne>. Dans cette série (« Mémoires »), la mise en scène est travaillée (photographie Polaroid, émulsions, collage, graphisme) dans un espace restreint, espace scénique en miniature, sur la surface du polaroid où elle crée des saynètes, un théâtre intimiste, dans des espaces exigus, feutrés et intimes.

Ana Minski

L'enfant sans tain

Bris de verre sur les phalanges
l'écorce ternit le soleil blanc
Mortaises encore où dorment
les timides pétales de l'asphalte

...

Ils sont partis – murmure-t-il –
voix que le vent ourdit
aux parfums des frondaisons,
fruits à terre patientant l'hiver

...

les couleuvres ôtent la parure
des facétieuses fougères
les pas nouveaux ne peuvent aux souvenirs mener
trop de caprices s'égrainent
dans l'éclat du dédale

...

verte jaune rouge bleue
– ronde ligneuse –
pattes élytres abdomens
Ce que rêve l'enfant
festin de fée à couteau tranché

...

L'épicerie conspire l'orage
vieille bossue des entrées
aux grilles du soir
en silhouette se répand

...

Le soleil est bas
la maison dans l'ombre
tous les crayons de couleur courent
dans la gueule des chats

...

de la brume un fatras
d'aiguilles de fils de tissus
à trier ranger classer
dans une flaque de sève

Ana Minski se promène entre le Val-de-Marne et les Pyrénées, tour à tour documentaliste, archéologue, femme de ménage, chômeuse... Elle a publié quelques poèmes et nouvelles (*Le Capital des mots*, *Les Corrosifs*, *Créatures*, *Les tas de mots*, *Les Artistes Fous Associés*, *La gazette de la lucarne*) et peint depuis 2011 : <http://mitaghoulhier.blogspot.fr/>.

Marie Natanson

Fenêtre
Au champ libre
De mes yeux
Sans parole.

Ardente

Je t'ai vue
Dans ce froid de chapelle
Gisante au front d'acier

Une marée d'équinoxe
Était passée sur toi.

Apparition

Voici les places où tu surgis
Brune dans tes robes claires
Tu aimes tout ce qui éclot
Brassées de fleurs, sonorités
Que désagrège
L'avancée lente d'un crépuscule.

Cisterciens

Ce mirage
De la pierre frottée aux grands conciliabules
Bouches humaines dans le soir — attentives
Aux vastes et fertiles chronologies
Qui d'un seul et même accord
Reprennent le chant du lignage
Proclament leur liberté.

L'ici est une île

Nef, prise dans le ruché des eaux tumultueuses
Résonne drue, transparente, sous le berceau des palmeraies

Ici, chaque ombre désigne
Son puits de lumière.

Écho

Fragments de toi restitués
Dans les plis le battement
De ton rire
Abonde.

Marie Natanson Simpels est née en 1968 à Toulouse. Enfance passée près du Capitole, scolarité distraite : aime déjà les voyages et déambuler sur le fil des mots. S'échappe à 17 ans pour parcourir l'Europe où elle travaille comme correspondante et journaliste, écrit de nombreux articles dans des revues culturelles. Lit assidûment Milan Kundera, Pascal Quignard et tous les poètes... Retour en France. Études de psychologie. Vit désormais en beau Périgord.

Joëlle Pétillot

sur une image de Pascal Livani



Le rouge passionné comme un baiser qui mord, l'amour sous la peau,
les cris,

L'aurore
La noyade et le blanc dont l'écume se tord.

L'appel à tous les absents, leur absence de réponse,
L'appel est écarlate et rit sous la dentelle,
Le rouge passionné comme un baiser qui mord.

Le chagrin flamboyant, le gouffre qui endort

Le monstre qui attend en riant de sa force,
Nos doutes qui renaissent

La violence tout près

Le rouge passionné comme un baiser qui mord.

...et un autre poème : Or-chant

Le minuscule du monde
Ce géant
Va cours devant
Mon enfant-dos.
Je trace tes pas d'enfance
Décloze
Les fourmis d'impatience
Descendent leur rigole tendre
Sous tes souliers qui poussent
L'ortie
La ronce
L'herbe et la mousse
En un cri
Un rire
Viens t'en prince des saules
Or-chant
Viens t'en
Petit d'homme éclatant
Cachant sa peine sous ma robe
Je trace tes pas en arrière
Tutélaire
Autant
Dans le minuscule du monde
Je trace tes pas
Loin de vent.

Née en 1956, au sein d'une famille à forte dominante artistique, **Joëlle Pétilot** a toujours écrit. Outre sa poésie (publiée dans de nombreuses revues), elle est aussi l'auteur de deux romans (*La belle ogresse* ; *La reine Monstre*) et d'un recueil de nouvelles (*Le hasard des rencontres*), parus aux éditions Chemins de tr@verse. Son blog : <http://www.joelle-petillot-la-nuit-en-couleurs.com/> dont est tiré ce "poésimage", extrait de la série "Mots griffés sur des images de Pascal Livani" (12 avril 2015).

Pascal Livani, né en 1950 en Flandre, après une carrière d'instituteur à Dunkerque, est venu s'installer dans le Var en 2005. Photographe, il s'intéresse plus particulièrement aux détails : « traces, taches, bosses, fissures, griffures, déchirures... Fragments d'un ensemble jamais montré... bribes d'un tout... comme autant de tableaux offerts au regard du passant. » Son blog : fragmentsetbribes.blogspot.fr.

Rafael Romero

Cinq poèmes

traduits de l'espagnol par Laurent Bouisset

Referendo de la vocación y de las cosas

*me visto de abundante mar para esperar la llegada del anzuelo
soy una hamaca imaginaria que fluctúa con borrasca
soy un columpio que equivale a las papadas de la muerte
si sobrevivo, será por la frescura de las larvas que se pierden en mi vientre
si sobrevivo, será porque no empiezo ni termino
será porque borré los lindes y ya no pertenezco a nadie
voy a darle tiempo a la inquietud, al mundo, a mis palabras*

Référendum de la vocation et des choses

je me vêts d'une mer abondante pour attendre l'arrivée de l'hameçon
je suis un hamac imaginaire qui fluctue avec les bourrasques
je suis une balançoire qui équivaut aux mentons flasques de la mort
si je survis, ce sera pour la fraîcheur des larves se perdant dans mon ventre
si je survis, ce sera pour l'absence en moi d'un début et d'une fin
ce sera parce que j'ai biffé les limites et n'appartiens plus à personne
je vais donner du temps à l'inquiétude, au monde, à mes paroles

Retroproyección

*seré
en cuanto flote libre
en cuanto el polvo de la noche
desconecte mi sonrisa
en cuanto el sol me haga levitar
y deje de morder
el suelo*

Rétroprojection

je serai
dès que je flotterai libre
dès que la poussière de la nuit
déconnectera mon sourire
dès que le soleil me fera léviter
et que j'arrêterai de mordre
le sol

Un perro

*perdí la voz entre un enjambre de tristeza
y ahora es tan de noche
y los caminos se han borrado
y sólo hay búhos disecados
simulando raros salmos desde campanarios*

*hay un niño con tres perros en la calle
¿qué decirle si mi voz
sólo es un grito agreste?
quisiera ser un perro
dejarme acariciar, que broten los caminos*

Un chien

*j'ai perdu la voix dans un essaim de tristesse
et maintenant il fait tellement nuit
et les chemins se sont effacés
et ne restent que des hiboux empaillés
simulant depuis les clochers des psaumes étranges*

*il y a un enfant avec trois chiens dans la rue
qu'est-ce que je peux lui dire
si ma voix n'est qu'un cri agreste ?
je voudrais être un chien
me laisser caresser, que jaillissent les chemins*

Propensión a no ir más que a mí mismo

*entre el chocar del mar desnudo
y el desconcharse de las ruinas de la vida
mi voz prefiere asir la costra de los torpes años
la incoherencia del amor acomplexado
forjar secretos, también delirios*

mi voz prefiere laberintos

Propension à ne pas aller plus loin que moi-même

*entre le choc de la mer nue
et la décrépitude des ruines de la vie
ma voix préfère saisir la croûte des années inertes
l'incohérence de l'amour hésitant
forger des secrets, des délires également*

ma voix préfère les labyrinthes

Valor y disyuntiva

sabría reducir la realidad que necesito
la pequeñez que me engrandece
sabría culebrear entre mis versos
como ladrón profanador de tumbas
sabría caminar de vuelta al géiser
en el que derramé mi simpatía
sabría, simplemente no salir, no frecuentar
animarme a solas en este cuarto obtuso
rasgarme más la piel en este hostel
a donde nunca llegan las postales

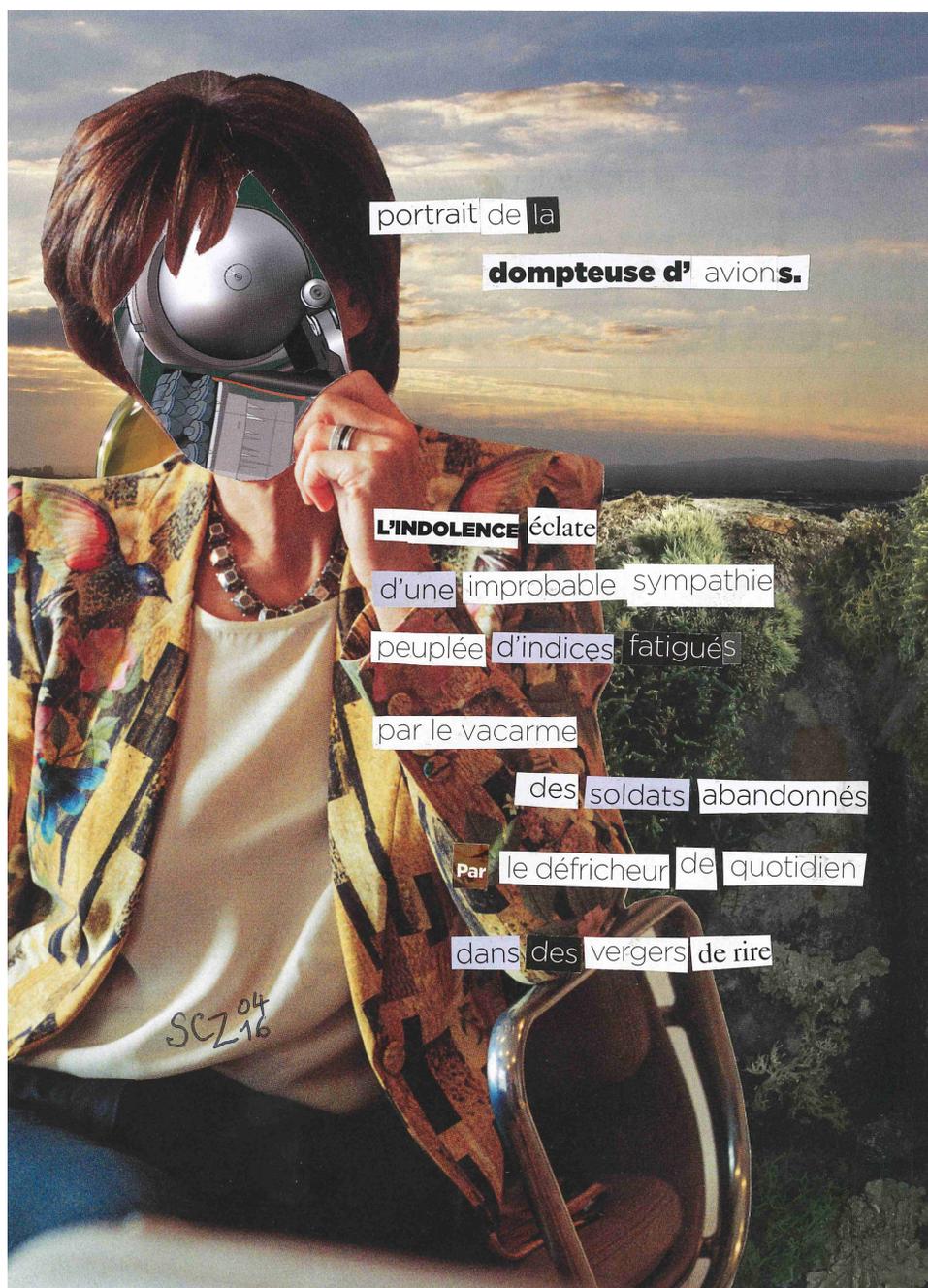
Courage et alternative

je saurais réduire la réalité dont j'ai besoin
la petitesse qui me grandit
je saurais serpenter entre mes vers
comme un voleur qui profanerait des tombes
je saurais retrouver le chemin du geysier
dans lequel j'ai versé ma sympathie
je saurais simplement ne plus sortir, ne plus coexister
m'animer dans la solitude de cette chambre obtuse
rester à me gratter la peau dans cet hôtel
où les cartes postales ne parviennent jamais

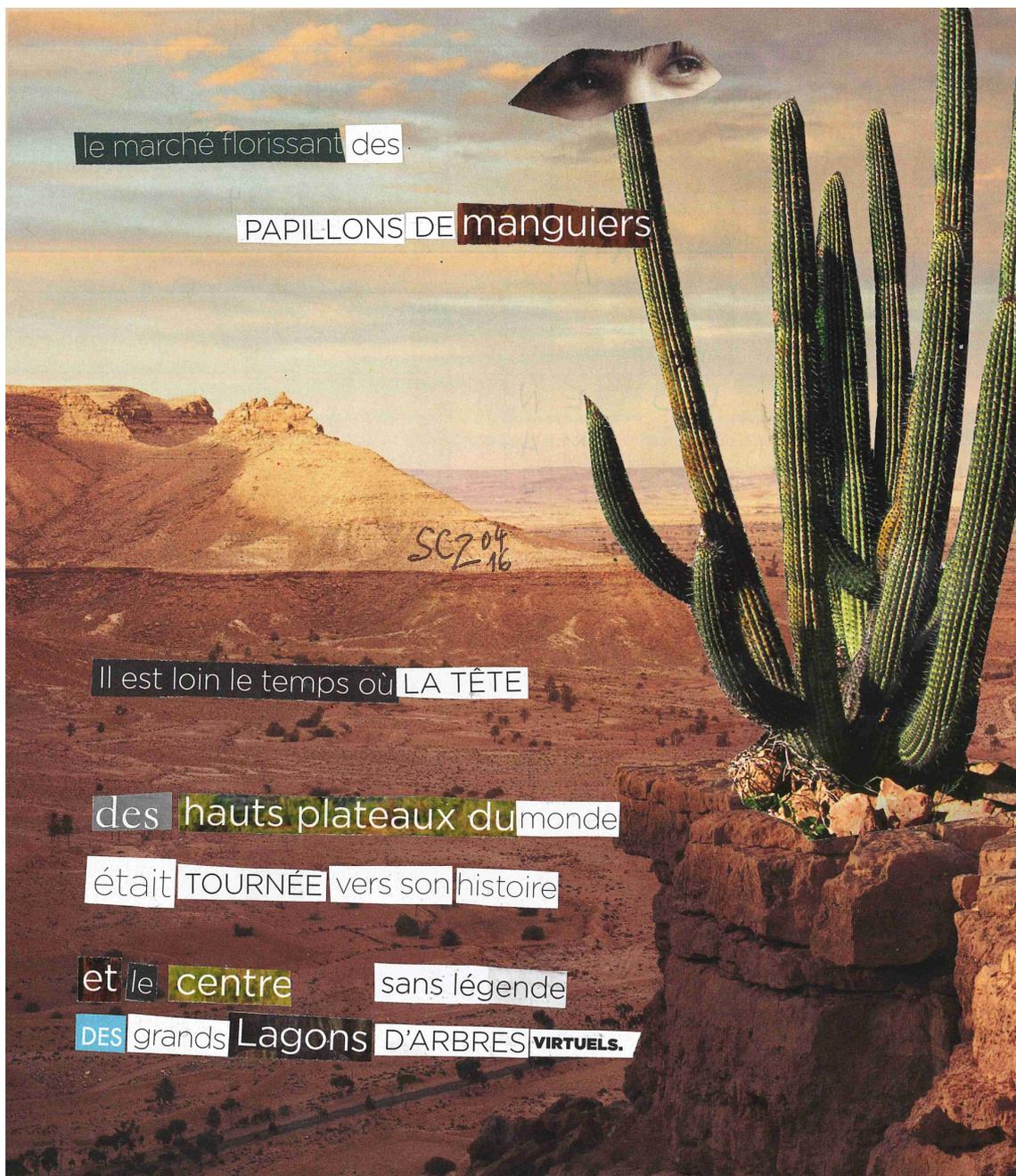
Rafael Romero est né au Guatemala en 1978. Il est à la fois romancier et poète. Il est notamment connu pour avoir créé l'importante revue en ligne *Te prometo anarquía* *. Il a publié *Distensión del ansia* (Alambique, 2011), *Génesis y encierro* (Cultura, 2011), la trilogie *El elegido*, *Chichicaste*, *Zánganos* (Alas de Barrilete, 2012-2014), *Entelequias* (E/x, 2015), *Nadie advirtió el rencor de las precipitaciones* (Círculo Cultural, 2015), ainsi que les plaquettes *El convoy en el que habito se desplaza entre tinieblas* (Ultramarina, 2013) et *Orgánica palabra* (Sin Tecomates, 2014). Il vit actuellement en Espagne. (* <http://www.teprometoanarquia.com/acerca-de/>)

SCZ

Deux poëllages extraits de la suite inédite « M131102 »



La dompteuse d'avions



Papillons de manguier

Né en 1969 dans le centre de la France, **Samuël Czaezorios** (« SCZ ») pratique le collage depuis sa plus tendre enfance. À partir de 2002, la poésie est venue s'y immiscer. Son travail de « collecteur » et de fabricant de « poëllages » est un hommage à Tzara, Péret, Prévert et quelques autres...

Vania Vargas

Quatre poèmes

traduits de l'espagnol (Guatemala) par Laurent Bouisset

***Mi madre** tiene una cicatriz vertical
que le parte el vientre a la mitad*

*Se la hice yo
hace varios años
el día que nací
de espaldas a la salida*

*Sin decírmelo
ella se pregunta
cuánto tiempo más
le seguirá doliendo mi vida*

*Lo sé por la forma en que me mira
me acaricia el pelo
me escucha llorar*

*Sabe
que sigo buscando la salida
por el camino equivocado
y que ahora
las cicatrices
solo yo las voy a llevar*

Une cicatrice verticale partage
le ventre de ma mère en deux

je lui ai faite
il y a des années
quand je suis née
en sortant par l'épaule

Sans me le dire
elle se pose la question
du nombre d'années où ma vie
continuera à lui faire mal

Je le sens à chacun de ses regards

à sa manière de me caresser les cheveux
de m'écouter pleurer parfois

Elle sait
que je persiste à chercher la sortie
par le mauvais chemin
et que les cicatrices
maintenant
je serai seule à les porter

Es más larga la incertidumbre que la vida
Melissa

*Afuera los días se apagan y se encienden
se acaban*

Mañana es la más absurda de todas las certezas

*Somos aprendices que juegan a saberse de memoria
una vida que concluye inadvertida*

*Yo lo sé
y salí a buscarla*

*Solo encontré momentos
pedazos dispersos
que se detienen de un mismo hilo de costumbre y de tedio*

*La vida / el amor / y la felicidad son historias infantiles
que nos contaron en una época
en la que no se había perdido la esperanza*

Ignoraban / quizá / que nacemos preñados de la muerte

*La alimentamos
con las palabras que regresan
al chocar contra los dientes
crece con nosotros y contamina lo que entra
por eso el amor se acaba
y los sueños tienen fin*

Plus longue que la vie l'incertitude
Melissa

Les jours s'éteignent et s'allument à l'extérieur
se meurent

Demain est la plus absurde des certitudes

Nous sommes des apprentis jouant à connaître par cœur
une vie se terminant sans faire de vagues

Je sais cela
et suis parti à sa recherche

Et n'ai trouvé que des moments
des bribes vagues
attachées par un même long fil d'habitude et d'ennui

La vie / l'amour / et le bonheur sont des histoires de gosse
qu'on nous a racontées à une époque
où l'espérance n'avait pas encore disparu

Ils ignoraient / peut-être / que nous naissons imprégnés de la mort

Nous la nourrisson
de ces mots dont l'écho
vient cogner contre les dents

Elle grandit avec nous et contamine tout ce qui entre

Pour cela que l'amour s'achève
et que les rêves aussi viennent à leur terme

El cuarto es noche sin luna

*La luz que llega desde la sala se queda en la puerta
no se atreve a entrar*

*Le acaricia / como yo / los ojos
Le delinea / como mi mano / el perfil*

*Afuera suena una descarga
el silencio que le sigue es cuenta regresiva
gritan las ambulancias*

Un poema es una ciudad en guerra / me dice

*Pienso en Bukowski mientras las sirenas se apagan
y el silencio corre calle abajo
tibio aún y oscuro*

Cierro los ojos para morir un momento:

*la tierra es su pecho / palpita
la vida es su espalda / me aferro
la muerte es noche sin luna*

Afuera hay una mujer que no los volverá a abrir

*La lumière qui arrive du salon
s'arrête à la porte
n'ose pas entrer dans la chambre*

*Elle lui caresse / avec moi / le regard
Parcourt lentement son profil / avec ma main*

*Une décharge résonne dehors
le silence qui la suit est un compte à rebours
achevé par le cri des ambulances*

Un poème est une ville en guerre / me dit-elle

*Je pense à Bukowski tandis que les sirènes se taisent en bas
et que le silence investit la rue
un instant tiède encore et sombre*

Je ferme les yeux pour mourir deux secondes :

*la terre est sa poitrine / elle palpite
la vie est son épaule / je la serre
la mort est une nuit sans lune*

Une femme dehors ne les ouvrira jamais plus

***Hace un mes edité mis textos
los imprimí
los metí en un sobre amarillo
y llamé a mi madre / le avisé a él***

En caso de que cualquier cosa pase
y que alguien pregunte alguna vez
les dije dónde encontrarlo

Mi madre se puso a llorar / él no le dio importancia

Yo llevaba una semana
tratando de organizar el libro de G
buscando fechas
cotejando versiones de los mismos poemas

Ella fue quien me enseñó que la vida es corta
Cumplió 31 años
no soportó el dolor ni la morfina

Dejó una novia sola / un gato
y un ordenador lleno de palabras
que decodifican la cuenta regresiva / la angustia

El día que recibí el libro impreso todavía estaba tibio
vivo
Lo abrí
y un pequeño papel cayó a mis pies
Lo recogí: decía TIME
nada más

Me lo guardé en la bolsa de atrás
Retuve un escalofrío
Entendí el mensaje

Desde entonces
cuando llego a casa
me pongo a escribir

Il y a un mois j'ai tapé mes textes
Je les ai imprimés
Je les ai mis dans une enveloppe jaune
et j'ai appelé ma mère / lui, je l'ai informé aussi

Au cas où il m'arriverait quelque chose
et que quelqu'un vienne leur demander
je leur ai dit où ils pourraient trouver tout ça

Ma mère s'est mise à pleurer / lui, ça n'a pas eu l'air de l'émouvoir

Moi ça faisait une semaine
que j'essayais d'organiser le livre de G
je cherchais des dates
je confrontais plusieurs versions des mêmes poèmes

C'est elle qui m'a appris que la vie était courte

Elle venait d'avoir 31 ans
n'a supporté ni la douleur ni la morphine

Elle a laissé une petite amie seule / un chat
et un ordinateur rempli de mots
cherchant à décoder le compte à rebours / l'angoisse

Le jour où j'ai reçu le livre imprimé il était encore tiède
en vie

Je l'ai ouvert et un petit papier est tombé à mes pieds

Je l'ai ramassé / il disait *TIME*
c'est tout

Je l'ai gardé dans la poche de derrière

J'ai retenu un frisson

J'ai compris le message

À partir de maintenant
quand j'arrive à la maison
je me mets à écrire

Vania Vargas est née à Quetzaltenango au Guatemala en 1978. À la fois prosatrice, poétesse et journaliste culturelle, elle a dirigé pendant plusieurs années l'importante revue en ligne *Luna Park*. Cette sélection de poèmes est tirée du recueil *Quizá ese día tampoco sea hoy* paru aux éditions guatémaltèques Cultura en 2010. Traduits de l'espagnol par Laurent Bouisset, ils ont été publiés le 19 mars 2014 sur le blog *Fuego del fuego*. Un nouveau livre de poèmes est paru aux éditions Catafixia en 2015 : *Señas particulares y cicatrices*.

Sabine Venaruzzo

Inventaire

J'ai pris un seul sac
Deux jambes et deux pièces
Un cerveau et un chamalow
Sous mon chapeau
Un serre-tête à fenêtre
Une bague boussole
Un bracelet, non deux pour chaque bras,
Non trois, trois chemisettes.
Une bottine trouée jouant l'air d'une flûte
Un jean découpé qui s'arrête aux genoux
Une brouette, non deux
Une cagette et un chaudron
Un carton et sa souris
Un habit de moine
Ciel dégagé route éclair
Une ruée de perles à enfiler
Une page
La page 34 d'un roman
Un fouet
Un sandwich saignant à pleines dents
Un cheval et son berceau
Une chevelure,
Monnaie ? pas de monnaie sur 10 euros, désolée
Une dent, la 1^{ère} qui soit tombée
Une carie pour lui tenir compagnie
Un plumier encre de nuit
Une boîte de somnifères
Des barreaux aux portes-fenêtres du serre-tête
Voilent ma vue
À croche patte d'asticot
Un taille-crayon mine sans gomme
Une page blanche
Noyade dans l'eau fraîche
Appel d'air mode SOS Bikini
Glace sur le rivage
Haletante petite fille
Une plume d'hirondelle d'hiver
Pêchée dans Neverland
Une prière à dire ou à lire

Un crucifix pour tracer la route ou faire des choix
J'ai pris un seul sac
Que je porte sur le dos
Un cerveau et un chamalow sous mon chapeau
J'ai pris un seul sac
Un serre-tête à fenêtre
Vue sur un nuage vu du ciel,
Dans un avion
J'ai pris un avion et un seul sac
Et je suis partie

Extrait de *La Demoiselle et Caetera* (inédit).

Premier prix d'Art Dramatique au Conservatoire National de Région de Nice — et tout en y poursuivant sa formation en chant lyrique —, Sabine Venaruzzo fonde la compagnie professionnelle « Une Petite Voix m'a dit ». S'enchaînent alors les créations de spectacles pour tous publics, où se mêlent théâtre, chant, arts plastiques, danse et poésie. Depuis 2009, elle participe activement aux *workshops* de l'Action Theater à Berlin. Sous la tutelle de Sten Rudstrom, elle a travaillé l'écriture improvisée. Sa poésie s'enrichit de ses séjours dans différents pays (Amérique Latine, Afrique du Nord et Europe) et de sa pratique de différentes langues. Elle est profondément marquée par l'oralité du poème : la sonorité des mots et leur musicalité. Elle est à l'initiative depuis 10 ans du festival de poésie « Les journées Poët Poët » (Alpes Maritimes). Le site de sa compagnie de spectacles vivants : www.unepetitevoixmadit.com Le site pour découvrir sa poésie et ses actions : www.sabinevenaruzzo.com. Voir aussi notre « Vu et approuvé ».

Vu et approuvé

1. *La Demoiselle etcaetera, etc.*

Nous sommes dans le vieux Nice, ce lundi dit « de Pentecôte » 2016, dans une ancienne chapelle baroque. Des chaises sont installées sur les côtés de la nef, laissant une allée de déambulation au centre pour la poète-comédienne-chanteuse qui arrivera du chœur, laissé dans l'ombre, et évoluera dans tout l'espace jusqu'à l'autre extrémité occupée par une estrade où s'est installé le violoncelliste-bassiste-pianiste. En face, un petit lit-cage d'enfant, des chaussures, des coussins... Entre lit et estrade, un petit train électrique chemine lentement...

Tel est l'espace de « La Demoiselle Etcaetera », performance de Sabine Venaruzzo, accompagnée du musicien Raphaël Zweifel et mise en scène par Frédéric de Goldfiem.



« *Ma petite messe à moi sera dite à l'aurore.* »

Alternant moments prévus et improvisations, les deux comédiens-chanteurs-musiciens dialoguent en poésie et en musique, sans filet, mais avec entrain et en train. Ce petit train qui emmène la grand-mère italienne jusqu'en France ; le petit tram de Lisbonne, où Sabine a regardé danser *les petits pantalons bleus*...

« *Je viens d'un pays, crie-t-elle en boxant un pilier de la chapelle avec des gros gants de boxe rouges, accompagnée par un slapping de basse, je / viens / d'un / pays / qui / est / loin.* »



Et ce refrain qui revient comme un refrain : « À quoi ça sert ? / À quoi ça sert d'être sûr ? / À quoi ça sert d'être sûr d'être certain ? À quoi ça sert d'être sûr d'être certain d'être... ? Ça sert à quoi ? Ça sert qui ? Ça sert quoi ? », scandé d'abord en solo, puis au fur et à mesure, les voix électroniques s'ajoutant les unes aux autres, c'est un chœur entier avec lequel elle dialogue...

Le poétange tourangeau, qui a l'œil et l'aile, dit qu'elle est « pleine de fougue, de foi même, avec ce verbe en elle qui déborde comme d'une fontaine pleine ».



Amateurs de poésie sage et immobile et de jeux floraux s'abstenir : le XXI^e siècle est l'ère d'une poésie vivante, forte, émouvante et mouvante. Les performances de Sabine Venaruzzo le prouvent à chaque fois.

Voir la vidéo de Colette Daviles-Estinès : <https://vimeo.com/169300092>

2. La poésie, c'est aussi ça...

Tandis que, devant un château Grand Siècle, de vieilles rombières relookées se rêvant top-modèles se pâment dans des voitures de collection rutilantes, ailleurs (dans un village de l'Ariège magdalénienne ou au bord d'un lac haut-alpin), l'imagination, la création, la *récupér-action* œuvrent dans la joie simple. Nous y étions, un peu par hasard.

Au Mas d'Azil, le 12 juin, c'était un défilé et une course de petits véhicules à roues, tous plus inventifs les uns que les autres. Tous fabriqués avec les matériaux les plus *récupér-actifs* qui soient.



Même inventivité, même bonheur au bord du plan d'eau de la Germanette à Serres (Hautes-Alpes) le dimanche suivant, avec présentation et course de bateaux construits en matériaux de récupération, avec des décors magnifiques de totems, masques, fleurs, moulins tournant au vent, tous du même plastique...





Et elles *fluctuant*, sans *mergiter* le moindre du monde, ces embarcations improbables !
Récupérez, récupérez, il en restera toujours quelque chose. Et il me semble que cela a un
peu à voir avec la poésie.



Voir leur site : www.rafiocycle.com

et aussi la vidéo de Colette Daviles-Estinès : <https://vimeo.com/171567977>

Reportage (texte et photos) : Élisée Bec

Le don de mots

Cette fois, 16 donneurs pour 22 mots donnés (certains sont généreux !), dont seulement 5 verbes. Voici donc ce que j'ai pu vous cuisiner (mots donnés en vert, ajoutés en gris) :

La matrice de l'ondinisme
se goberge de poisie
dans le chuchotement
du flibustier qui vieillit
dans l'embrasure
d'une caisse
de vaisselle
androgyné.

Le sabotage de la santé
nuit à la salive
de la mémoire
quand l'entourage
défaillant
aime la contemplation
du jasmin
turgescence.

« Mécanicien lexical », « bidouilleur sémantique » (selon ses propres termes), Guillemet de Parantez (secrétaire de rédaction de la revue *Lichen*, mais aussi trésorier de mots, balayeur, bref *factotum*) est tombé dans un pot d'Ouli quand il était petit. Visiblement, il ne s'en est pas remis...

Ce n° 5 de la revue *Lichen*
a été mis en ligne
le 30 juin 2016,
depuis le haut d'une petite vallée
provençalpaine.

Merci

à l'amie **Polo**
à qui le blog
Lichen, revue de poésie
(<http://lichen-poesie.blogspot.com>)
doit son existence technique

et, bien sûr,

à toutes et tous
les écrivain(e)s
et artistes
qui ont participé
à ce numéro.